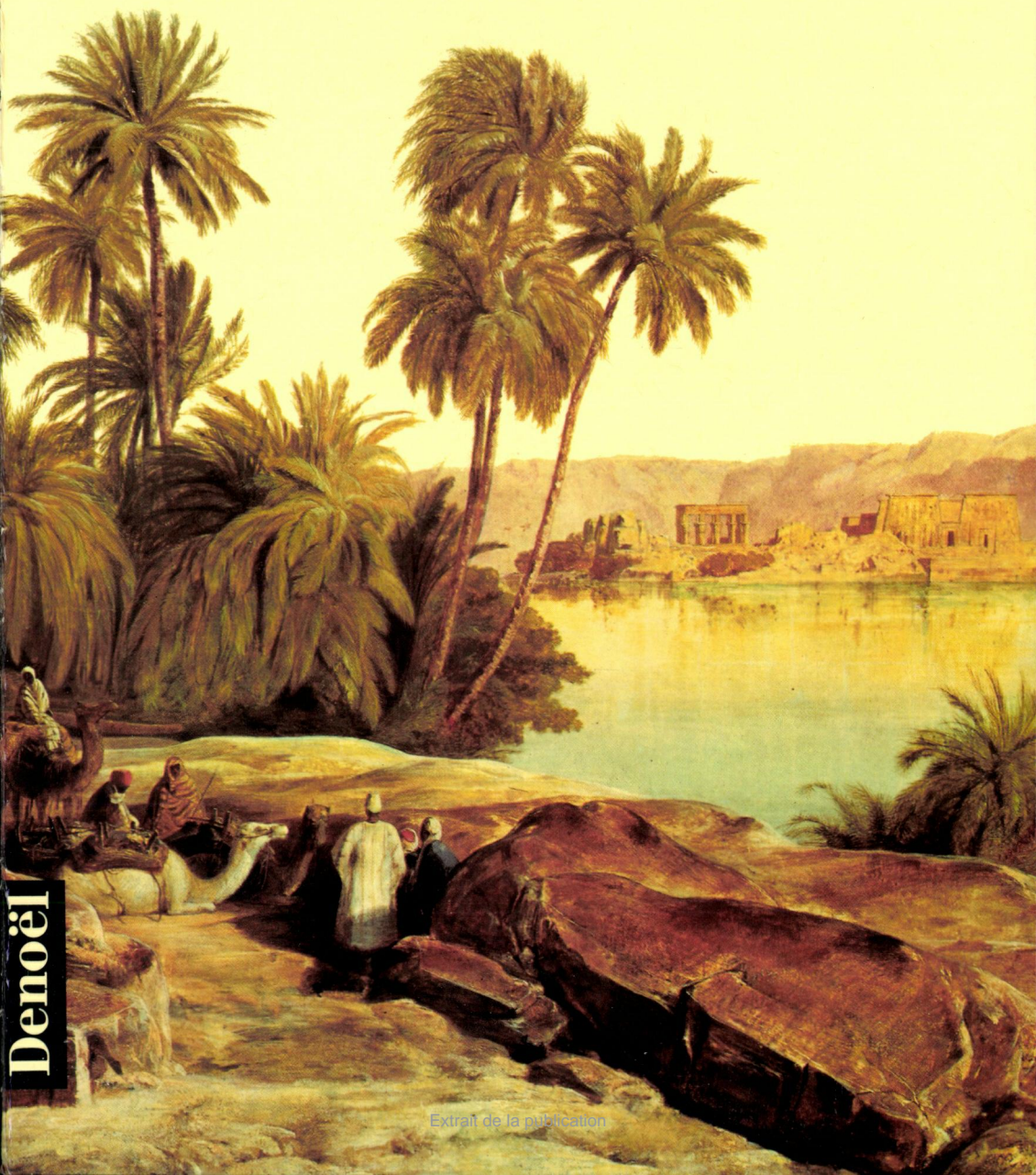


Gilbert Sinoué
**LA FILLE
DU NIL**



Denoël

LA FILLE DU NIL

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

Avicenne
ou la route d'Ispahan, roman 1989

L'Égyptienne, 1991
(*Prix du Quartier latin*)

La Pourpre et l'olivier, 1992
(*Prix Jean-d'heurs*)

Gilbert Sinoué

LA FILLE
DU NIL

Denoël

roman

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1993
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-24050-9
B 24050-9

*Ne décrète pas que les étoiles sont mortes,
parce que le ciel est brouillé.*

Proverbe arabe.

*Il est parfois donné aux hommes qui avancent
en âge de pressentir la houle bien avant que le
vent ne se lève. Aussi souvenez-vous de ce que je
vous dis aujourd'hui, que cela reste gravé dans
votre mémoire : si un jour la France et l'Égypte
devaient creuser le lit du canal de Suez, c'est
l'Angleterre qui s'y couchera.*

Mohammed Ali pacha.



TRACÉ DU CANAL DE SUEZ

Chapitre 1

L'Égypte, Guizeh, décembre 1827

Trois lieues à peine séparaient le domaine de Sabah du Caire. Le Nil n'était pas loin. Pourtant, ici, au pied de ce plateau de Guizeh, on se serait cru déjà en plein cœur du désert. La présence écrasante des pyramides, la proximité des nécropoles endormies, renforçaient cette impression de solitude.

Ce n'est qu'au printemps que Sabah se dépouillait véritablement de son isolement. Dans un jaillissement de couleurs, les lauriers-roses, les massifs d'azalées et de camélias, les bosquets de citronniers et d'orangers, les hibiscus, se dressaient alors dans un orgueil superbe, et personnifiaient des mois durant le triomphe de la vie sur la mort. Un combat vieux comme l'Égypte.

En cet instant, la lumière bleuisante du couchant descendait lentement sur le domaine.

– Maman...

Schéhérazade tressaillit, comme au sortir d'un songe.

– Que désires-tu, mon fils?

– J'aimerais que tu te joignes à nous. Juste quelques instants. Cela ferait plaisir à Linant.

– Linant. Tu veux parler de M. de Bellefonds?

– Oui.

– Il est donc de retour?

– Il est rentré de France. Sa première visite est pour nous. Tu veux bien lui souhaiter la bienvenue?

– Le contremaître m’attend, et...

– Mère. S’il te plaît. Linant n’est pas un étranger et tu l’as toujours apprécié.

Elle posa un dernier regard sur l’entrée de Sabah. Soudain monta le bruit d’un galop. Elle se figea. Le galop crût. Des volutes de sable s’élevèrent vers le ciel. L’horizon tout entier se mit à gronder. Elle s’agrippa au bras de Joseph, l’âme vacillante, le trait transfiguré. Ses lèvres murmurèrent quelques mots de silence. On aurait dit qu’elle priait.

Le cavalier dépassa l’entrée du domaine. Sa silhouette noire, un temps aperçue, mourut sur la route poudreuse du Caire. Alors Joseph prit doucement sa mère par le bras et l’entraîna jusqu’à la salle de réception.

Linant de Bellefonds quitta le divan et vint à leur rencontre. Il était plutôt grand, mince, la lèvre supérieure ombrée d’une moustache naissante. Il avait vingt-huit ans, le même âge que Joseph. Il s’inclina devant Schéhérazade, effleurant respectueusement la main qu’elle lui tendait.

– Madame Mandrino. Mes hommages.

– Bonjour, Linant.

Elle l’invita à se rasseoir.

La fontaine érigée au centre de la pièce ruisselait doucement sous les lambris. Tout autour, Joseph avait fait allumer les lampes de verre, en prévision de la montée du soir. Cette pièce était certainement la plus belle du grand domaine familial. C’était aussi la plus chargée en souvenirs.

– Ainsi vous revoilà parmi nous...

– Oui, madame. Et pour longtemps cette fois.

Joseph précisa :

– Notre ami vient d’entrer officiellement au service du vice-roi. Il a été nommé ingénieur en chef, chargé des projets d’irrigation.

Schéhérazade glissa distraitement ses doigts le long de sa chevelure noire qui flottait sur ses épaules.

– Mabrouk, félicitations, Linant. L’Egypte a besoin d’hommes comme vous.

– Je vous remercie, madame.

– Quand je pense que je vais devoir travailler sous tes ordres!

– Eh oui, Joseph, je sais. J’imagine que ton orgueil va en souffrir. Mais dis-toi que tu ne seras pas le seul dans ce cas. Je connais nombre de gens que ma nomination a dû irriter. Pour ces messieurs sortis des grandes écoles, je reste ce que j’ai toujours été : un autodidacte.

– Si je comprends bien, tu comptes sur mon savoir et mes diplômes pour défendre tes thèses?

Joseph avait accompagné sa question d'un coup d'œil volontairement oblique, presque inquisiteur. L'effet produit sur son ami fut instantané.

– Comment? mais ne sont-elles pas aussi les tiennes?

Joseph partit d'un rire franc.

– Bien évidemment, Linant. Sinon crois-tu que nous serions aussi liés toi et moi?

Il prit sa mère à témoin :

– Linant est certainement l'être le plus angoissé que je connaisse.

– Pourtant, fit Schéhérazade, si j'en crois mon fils et le vice-roi, vous possédez de grandes qualités et bien plus d'expérience que de nombreux vieillards. Alors, ignorez donc les critiques. Pensez à vous.

Elle s'inquiéta tout à coup.

– Joseph, tu n'as rien offert à ton hôte?

Elle frappa dans ses mains.

– Khadija!

Avant que la servante n'arrivât, elle s'enquit :

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir?

– Je ne sais, madame... Je dois vous avouer que je ne me suis pas très bien remis de ma dernière traversée. Il faut croire que la mer me réussit de moins en moins.

Joseph eut un rire moqueur.

– Quelle honte! Le fils d'un officier de la Royale, un aspirant, habitué des voyages au long cours, devrait se garder de faire ce genre de confidence!

– Si vous êtes un peu barbouillé, proposa Schéhérazade, une infusion de helba vous fera le plus grand bien.

– De helba?

– Ce sont des grains extraits d'une plante assez répandue ici. Je crois qu'en Occident vous appelez cela le fenugrec.

– Dans ce cas...

Elle ordonna à la servante qui venait d'apparaître sur le seuil :

– Khadija, prépare une tasse de helba pour monsieur.

– Et pour moi, demanda Joseph, un café je te prie, mazbout.

Moyennement sucré.

Il reprit à l'intention de son ami.

– Si je comprends bien, tu as fait tes adieux à la marine?

– Depuis l'âge de dix ans je n'ai cessé de voyager au côté de

mon père. Terre-Neuve, le Canada... La page est définitivement tournée. Je ne veux plus me consacrer qu'à nos travaux et à l'étude de l'Égypte.

Schéhérazade fit observer doucement :

– De toute façon, ce n'est pas sur un navire égyptien que vous risqueriez de reprendre la mer. Notre pays n'a plus de marine.

Linant évita de commenter.

Elle questionna :

– Vous avez, je pense, entendu parler de Navarin?

Comme il adoptait une expression gênée, elle insista :

– Parlez, Linant, répondez-moi.

– Navarin... Bien sûr. C'était il y a à peine trois mois. Il s'agit de ce port grec sur la mer Ionienne, théâtre de cette absurde bataille navale qui a opposé la flotte égyptienne aux puissances occidentales. Pour moi, ce fut une ignoble affaire. L'Égypte y a perdu sa flotte, et...

– Et moi, deux êtres chers. Deux êtres auxquels je tenais comme on tient à sa propre vie. L'un d'entre eux était mon ami, il s'appelait Karim ibn Soleïman, et j'avais pour lui l'amour que j'éprouve pour mes enfants. L'autre était mon époux, Ricardo Mandrino.

Le jeune homme ne fit aucun commentaire. Il savait par Joseph tous les détails du drame.

– Mama... c'est le passé. Il faut oublier.

– Mon fils, oublier les êtres qu'on a aimés, c'est les faire mourir une deuxième fois.

– Ce raisonnement est valable tant que le souvenir des morts n'empêche pas les vivants de vivre.

Une voix agressive l'empêcha de poursuivre.

– Il ne s'agit pas de ton père! Ce n'est pas lui qui a disparu!

La jeune fille qui venait d'apostropher Joseph, traversa le salon et vint se planter devant lui.

– Oui, reprit-elle, il est facile de parler de ceux qui ne sont pas de votre sang.

Il répliqua avec calme :

– Tu es injuste, Giovanna. J'aimais Ricardo tout autant que toi. C'est lui qui m'a élevé. C'est auprès de lui que j'ai grandi. Lorsque mon père est mort, j'avais moins d'un an.

– Cependant, c'est la mémoire de Ricardo que tu trahis!

Il voulut protester. Mais Schéhérazade l'apaisa d'un geste de la main.

– Prends place, ma fille. Assieds-toi. Quand donc appren-

dras-tu à réfléchir avant d'assener des phrases aussi stériles que douloureuses.

– Défendre la mémoire de papa serait devenu stérile?

– Ce qui l'est, c'est de défendre cette mémoire auprès de ceux qui en sont les gardiens. Mais ton frère te pardonne, tu n'as que quinze ans.

Giovanna croisa les bras dans une attitude de défi. Le bleu de ses yeux se fit dur, presque métallique.

– Et toi, mère?

– Quoi donc?

– Comment feras-tu pour obtenir le pardon de Ricardo?

Une brusque pâleur envahit les traits de Schéhérazade. Elle se dressa lentement. La gifle partit, froide.

Interdite, Giovanna porta la main à sa joue. Le souffle coupé, sa bouche s'entrouvrit en quête d'une réplique qui ne venait pas. Joseph lui-même parut décontenancé. C'était la première fois que sa mère portait la main sur l'un d'eux.

– Ecoute-moi bien, ma fille, que ces mots entrent dans ton esprit, qu'ils entrent en toi et ne s'effacent jamais : Ton père était ma chair avant d'être la tienne. Il était mon souffle avant que ce souffle ne te donne la vie. Avant que tu ne balbuties son nom, je l'avais crié mille fois. Lorsque pour la première fois tu as posé ta main dans la sienne, c'est la mienne qui t'accueillait. Ricardo Mandrino était mon époux. Dieu m'est témoin que je n'autoriserai jamais personne à porter jugement sur notre histoire. Jamais!

Elle marqua une pause avant de conclure :

– Maintenant, place à la bienséance. Tu n'as pas salué M. de Bellefonds.

La main toujours sur sa joue, Giovanna resta silencieuse. Elle scrutait sa mère comme on découvre une étrangère. On sentait que des idées furieuses et bouleversées se bousculaient dans sa tête. Au bord des larmes, elle se rua hors de la pièce.

Presque aussitôt, Joseph abandonna son siège et vint poser sa main sur l'épaule de sa mère.

– Tu l'as dit, mama. Elle n'a que quinze ans. Il ne faut pas lui en vouloir.

– Lui en vouloir? Mon fils... Peut-on en vouloir à son double? Elle posa prestement sa main sur le bras de leur hôte.

– Pardonnez cet incident, je vous prie.

Joseph eut une expression un peu gauche.

– Ce n'est rien, madame.

Un temps passa. Elle murmura, absente.

– Cette année, la crue s'est révélée bien médiocre. La récolte sera compromise.

– C'est vrai, confirma Joseph. Voilà six ans au moins que le niveau du Nil n'a été aussi bas. Moins de vingt coudées.

– Mais bientôt vous réussirez à maîtriser les caprices de notre fleuve, n'est-ce pas ?

– Nous l'espérons.

– Sinon, il ne nous restera plus qu'à faire comme du temps de pharaon : prier pour que, là-bas dans sa grotte, le dieu Knoum daigne soulever sa sandale et libérer les flots.

Elle s'interrompit un moment avant d'ajouter :

– Ces problèmes de crue me rappellent que le contremaître m'attend.

Elle se leva d'un seul coup, imitée par Bellefonds.

– A bientôt, Linant. N'oubliez pas que cette maison est la vôtre.

Au moment où elle allait franchir le seuil, elle se retourna vers les deux hommes.

– Faites vite, mes enfants. Le temps presse. L'Égypte a soif, mes cotonniers aussi.



Allongée sur son lit, Giovanna n'entendit pas la porte s'ouvrir. Ce fut seulement lorsque Schéhérazade vint s'asseoir auprès d'elle, qu'elle prit conscience de sa présence.

– Tu dormais ?

Giovanna secoua la tête sans répondre.

– Regarde-moi.

Elle demeura de glace.

Schéhérazade l'observa un moment. Dans le clair-obscur qui noyait la pièce, le visage de sa fille se détachait, si proche, si lointain. Si la nature avait doté Joseph d'une beauté pure, voire évanescence, elle avait dessiné Giovanna d'un trait marqué, tenace, par opposition presque viril. A la fois femelle et mâle, lionne et chatte. C'était surtout dans ses yeux que transparaisait cette contradiction : des yeux d'un bleu saphir où la tendresse avoisinait la violence. Tout simplement les yeux de Ricardo Mandrino.

– Je vais partir, annonça Schéhérazade.

Elle ne broncha pas.

- Je vais en Morée¹, retrouver Ricardo.

Alors seulement elle se redressa.

- Retrouver mon père?

- Mon mari, Giovanna.

- Mais... mais tu ne parles pas sérieusement. Nous savons bien qu'il est mort.

- Non.

- Il y a plus de trois mois que nous sommes sans nouvelles. Comment peux-tu imaginer qu'il soit encore en vie?

- Parce que Dieu existe.

- Je ne comprends pas.

- Dieu est seul à décider, seul à trier les vivants des morts. Il n'a pas pu m'enlever Ricardo car il est un temps pour tout. Pour Ricardo et moi, ce temps n'est pas venu. Je le sais.

- Mais, maman, c'est absurde!

- Aie confiance, je le retrouverai.

- S'il était vivant, il serait parmi nous.

- Je le retrouverai.

- Mais comment feras-tu? Tu ne vas pas partir toute seule à Navarin.

- Quelqu'un m'aidera.

- Le vice-roi?

- Oui.

- Pourquoi le ferait-il?

- Parce que lui et moi sommes comme les doigts de la main. Parce que c'est lui qui a envoyé Ricardo là-bas. Il l'a sorti de ma vie, il l'y ramènera.

Giovanna resta silencieuse, dépassée. Schéhérazade reprit :

- Maintenant, je voudrais te parler d'autre chose. Ton frère t'aime, Giovanna. Il t'aime de tout son cœur. Ne lui fais pas la guerre. Je ne voudrais pas partir le cœur serré. Puis-je te confier à lui?

- Oui.

- Dois-je y croire?

- Oui. Je te le promets. Quand comptes-tu partir en Morée?

- Je l'ignore. Mohammed Ali se trouve actuellement à Ras el-Tine, dans son palais d'Alexandrie. Je lui ai demandé audience. Tout dépendra du résultat de l'entrevue. S'il ne tenait qu'à moi, je serais déjà en route.

Giovanna leva un visage troublé vers sa mère.

– Tu es folle, maman.

– Il n'est pire folie que l'abnégation, ma fille. Tu le sauras un jour.

Elle marqua une pause avant d'enchaîner, prenant soin de détacher les mots :

– Comme tu sauras qu'il ne faut juger ni condamner avant de tout connaître des choses. Et l'on ne sait jamais tout.

– Tu veux sans doute parler de ce que j'ai dit tout à l'heure... Ce que tu m'as confié de tes relations avec papa n'est donc pas suffisant pour que je me fasse une opinion?

– Que t'aurais-je confié de si méprisable, ma fille?

– Karim...

Schéhérazade rejeta ses cheveux en arrière dans un geste qui lui était familier.

– C'est donc de t'avoir ouvert mon cœur, non celui d'une mère, mais celui d'une femme, qui a fait cette blessure entre nous?

– Karim...

– Karim est mort!!

Elle avait crié.

– Il est mort à Navarin. Un cadavre parmi d'autres!

– Tu l'as aimé.

– Oui, je l'ai aimé. Il fut mon obsession. Mais en ce temps, j'étais encore plus jeune que toi aujourd'hui. J'avais quatorze ans!

– C'est à quatorze ans que tu l'as connu, mais votre histoire ne s'est jamais interrompue. C'est toi-même qui me l'as dit. Tu l'as revu quelques jours avant son départ pour Navarin. Papa vous a surpris. Il en a été meurtri, c'est encore toi qui me l'as dit. Aurais-tu oublié?

– Tu n'as donc rien compris? Je t'ai confié mon âme et c'est tout ce que tu en as fait? Il n'y avait plus rien entre Karim et moi. Lorsque ton père est apparu dans ma vie, il a tout emporté. Je n'ai plus respiré qu'à travers lui. Tout ce que j'avais pu éprouver pour cet amour d'enfance a été effacé, broyé par Ricardo. Il ne m'est plus resté pour Karim que la tendresse, l'affection. Une affection immense, mais uniquement cela! Mon amour n'était que pour Ricardo.

– Tu mens!!

Schéhérazade resta pétrifiée.

– N'est-ce pas toi qui m'as raconté combien papa avait souffert lorsqu'il avait compris cette nuit-là que tu ne l'avais pas aimé autant que lui t'avait aimé? N'est-ce pas toi qui m'as expliqué qu'il était parti pour Navarin le cœur brisé? Que tu avais toujours pris de lui, plus que tu n'avais donné! Est-ce vrai ou non?

Comme sa mère demeurait silencieuse, elle insista avec force :
– Réponds!

Il n'y eut pas de réponse. Schéhérazade se leva lentement. Elle referma la porte de la chambre d'un geste brisé.

★

« On avait éteint les torchères, et le silence de la nuit avait repris ses droits. Mandrino, les bottes appuyées sur la rambarde de la véranda, acheva de vider sa coupe de vin.

– Je t'en prie, Ricardo, tu ne peux pas croire qu'entre Karim et moi il puisse...

– Ce que je crois m'appartient.

– Mais il était malheureux! Seulement malheureux. Ce que tu as vu n'était de ma part qu'un geste de consolation. Rien de plus. Tu sais tout sur Karim et moi. T'ai-je jamais caché la vérité? »

Seule dans sa chambre, debout, le front appuyé contre le bois tiède du moucharabieh, Schéhérazade contemple le désert, et les mots du passé.

« Depuis quand un aveu absout-il une faute?

– Une faute?

Sa voix s'était brusquement muée en un cri, empreint d'un mélange de colère et de désolation.

– Comment oses-tu parler d'une faute!

Il ironisa :

– Disons... un retour de flamme?

– Vingt ans plus tard? Tu es fou, Mandrino. Tu l'as toujours été. Mais cette fois ta folie est perverse! Je te le répète : il n'y avait rien, rien dans mon attitude ni dans mes sentiments que de la compassion; celle que j'aurais pu éprouver pour nos enfants. Tu dois me croire! »

C'est malgré elle que son poing se serre. Trois mois plus tard, au souvenir de cette scène, l'étonnement est toujours le même devant la pauvreté des mots, cette impuissance à trouver la formule magique, seule capable de retenir celui qui souffre ou s'apprête à partir.

« Il ne répliqua pas tout de suite, souleva ses jambes et les reposa calmement sur le sol.

– Le sujet est clos.

– Non!

– Très bien. Alors ce sera à toi de m'écouter.

Dans notre histoire, l'un de nous est allé à la rencontre de l'autre qui attendait immobile. Patiemment, je suis venu. Jour après jour, semaine après semaine, j'ai contourné tes défenses, usant de ruses de guerre. Le cœur noyé d'amour, j'ai vécu dans l'espoir du jour où tu baisserais la garde, où les rôles seraient inversés. Ce fut long. Et de cette tendre guerre, j'ai conservé les traces.

Elle entrouvrit les lèvres, mais il enchaîna :

– Je vais te surprendre. Au cours de ces seize années, j'ai donné l'apparence d'un roc. L'impression que rien ou presque ne pouvait m'atteindre. Cependant, je te l'avoue ce soir, j'ai eu peur. Cent fois, mille fois. Lorsque je te quittais avec mes airs de certitude, j'étais à chaque fois un peu moins sûr de tout. Lorsque sur la dahabieh¹ tu m'as parlé de Karim, j'ai fait celui que le passé n'affectait pas. On est toujours affecté par le passé amoureux de ceux qu'on aime. Il est comme une menace à posteriori. Alors ce soir, j'ai un peu tremblé du passé. Pour la première fois, au lieu de conserver au dedans mes tempêtes, je les ai exprimées. Je m'en suis donné le droit. Comprends-tu? >

Si elle comprenait?

Tout le temps que Ricardo lui avait parlé, elle avait pris conscience d'une évidence : il lui avait donné plus qu'aucun autre homme. Avait-elle seulement su lui rendre ne fût-ce qu'une infime partie? Elle se rendait compte que même aujourd'hui, des années plus tard, elle avait beaucoup pris, assoiffée, ne cherchant qu'à combler ses manques, ses retards d'amour et de sensualité. Tout un chemin restait à faire pour restituer l'infinie richesse qu'il avait semée en elle.

1. Bateau, maison flottante.

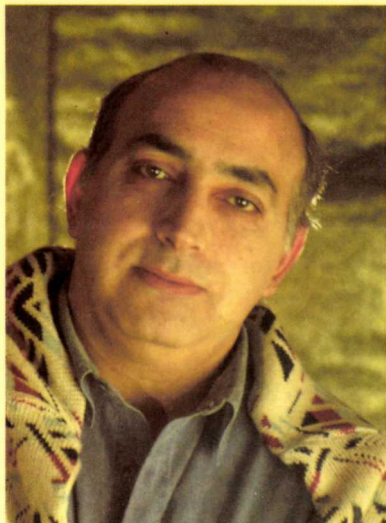
Où finit la fiction et où commence l'Histoire? C'est sur cette liberté propre à l'écrivain que joue superbement Gilbert Sinoué dans son nouveau roman *La Fille du Nil*.

Qui se souvient que l'Égypte fut pratiquement une province française jusqu'en 1882? Qui connaît la folie géniale des saint-simoniens, ces utopistes talentueux venus de France, porteurs d'un rêve fou : le percement de l'isthme de Suez ?

Qui sait que le destin de ce canal s'est joué sur un plat de macaroni ?

A travers la formidable saga de la famille Chédid, faite d'amour et de haine, Gilbert Sinoué dresse la fresque des quarante années qui virent l'Égypte s'arracher lentement à l'amour de la France pour basculer sous la domination anglaise, confirmant ainsi la prophétie de son vice-roi, Mohammed Ali : *"Si la France et l'Égypte creusent un jour le lit du canal, souvenez-vous que c'est l'Angleterre qui s'y couchera."*

Forte en passion, fertile en rebondissements, c'est à cette mémoire que nous invite l'extraordinaire destinée de *La Fille du Nil*.



© Photo Alec Costandinos

Gilbert Sinoué, né en Égypte en 1947, reprend avec son habituel talent de conteur les personnages de *L'Égyptienne* pour leur faire vivre de nouvelles aventures qui emmèneront le lecteur dans des décors merveilleux : l'Égypte, bien sûr, mais aussi Venise, la Grèce, la France, la Turquie, entre 1827 et 1869.



Illustration de couverture :
E. Lear, *L'île de Philé sur le Nil* (détail),
photo Bridgeman/Giraudon.

B 24050.9  4.93
ISBN 2.207.24050.9
139 FF TTC